



HÁSKÓLI ÍSLANDS

BA-ritgerð
í Frönskum fræðum

Rigdin-Rigdon

Le conte « Ricdin-Ricdon » de Mlle L'Héritier
Traduction et commentaire

Arna Georgsdóttir

Lokaverkefni til BA-prófs í Frönskum fræðum
Leiðbeinandi: Ásdís R. Magnúsdóttir, prófessor í frönsku máli og bókmenntum

Júní 2023

MÁLA- OG MENNINGARDEILD

Rigdin-Rigdon
Le conte « Ricdin-Ricdon » de Mlle L'Héritier
Traduction et commentaire

Arna Georgsdóttir
050262-3599

Lokaverkefni til BA-prófs í Frönskum fræðum
Leiðbeinandi: Ásdís R. Magnúsdóttir, prófessor í frönsku máli og bókmenntum

Mála- og menningardeild
Hugvísindasvið Háskóla Íslands
Júní 2023

Rigdin-Rigdon, Le conte « Ricdin-Ricdon » de Mlle L'Héritier, Traduction et
commentaire

Ritgerð þessi er 10 eininga lokaverkefni til BA-prófs
við Mála-og menningardeild á Hugvísindasviði Háskóla Íslands

© Arna Georgsdóttir, 2023

Ritgerðina má ekki afrita nema með leyfi höfundar.

Résumé

Le conte « Ricdin-Ricdon » de Marie-Jeanne L'Héritier de Villandon fut publié en 1705 dans le recueil *La Tour ténébreuse et Les Jours Lumineux. Contes Anglois*, avec deux autres contes du même auteur. Il appartient au genre du conte de fées littéraire dont les origines se situent la seconde moitié du XVII^e siècle. De nombreux contes datent de cette époque et certains sont encore très connus aujourd'hui, notamment dans la littérature pour enfants.

L'introduction de ce mémoire consiste en une présentation de l'auteur et de l'œuvre. Nous nous intéresserons également au statut de la femme dans le domaine de la littérature en France au XVII^e siècle. Ensuite, nous regarderons les défis auxquels le traducteur est confronté lors de la traduction d'un conte littéraire du début XVIII^e siècle en islandais. La deuxième partie du mémoire contient la traduction islandaise d'un tiers du conte « Ricdin-Ricdon » que nous avons rendu par « Rigdin-Rigdon ».

Ágrip

Sagan „Ricdin-Ricdon“ eftir Marie-Jeanne L'Héritier de Villandon kom út árið 1705 sem ein af þremur sögum hennar í verkinu *La Tour ténébreuse et Les Jours Lumineux. Contes Anglois*. Hún er eitt þeirra bókmenntalegu ævintýra sem eiga rætur að rekja til síðari hluta 17. aldar í Frakklandi. Mörg þeirra ævintýra sem rituð voru þar á þessum tíma eru þekkt og mikið lesin fyrir börn enn þann dag.

Í inngangi ritgerðarinnar er að finna af kynningu á höfundi sögunnar og verkinu sjálfu, en einnig stutta umfjöllun um stöðu kvenna í bókmenntaheiminum í Frakklandi á 17. öld. Þá verður einnig litið á þær áskoranir sem þýðandinn stendur frammi fyrir við þýðingu á verkinu úr frönsku yfir á íslensku. Síðasti kafli ritgerðarinnar er svo ævintýrið sjálft, en þýðingin nær yfir um það bil einn þriðja hluta frönsku sögunnar sem á íslensku hlaut nafnið „Rigdin-Rigdon“.

Table des matières

1. Introduction	5
2. Femmes et littérature au XVII ^e siècle.....	6
3. Mlle de L'Héritier et les contes de fées littéraires	9
3.1. Le conte de fées	9
3.2. « Ricdin-Ricdon » et autres contes similaires	10
4. Le rôle du traducteur et les problèmes de la traduction.....	11
5. Conclusion	15
6. Bibliographie	16
7. Rigdon-Rigdon	18

1. Introduction

Le conte « Ricdin-Ricdon » a été publié en 1705 dans le recueil *La Tour Ténébreuse et les Jours Lumineux, Contes Anglois* par Mlle L'Héritier de Villandon, à Paris¹. Rosanie, l'héroïne du conte est une fille pauvre dont le fils du roi tombe amoureux. La fille est engagée par la reine comme fileuse au château, mais elle n'a pas l'adresse qu'on lui attribue. Elle n'ose pas dire la vérité à ce sujet et quand, en se promenant dans le grand jardin du château, elle rencontre un homme qui lui propose sa baguette magique pour la sauver du déshonneur, elle l'accepte avec gratitude. La seule condition est qu'elle se souvienne de son nom quand il reviendra trois mois plus tard pour reprendre la baguette. Rosanie rentre au château et oublie aussitôt le nom de son sauveur. Heureusement, le prince découvre son nom et sauve sa bien-aimée du destin qui lui était réservé.

Au temps de la rédaction du conte, les femmes occupaient une place de plus en plus importante dans le monde littéraire de Paris. Jusqu'au début du XVII^e siècle, l'élite littéraire était constituée essentiellement d'hommes. Bien que les femmes aient déjà écrit des œuvres littéraires à l'époque, elles les ont souvent publiées sous un pseudonyme, parfois masculin, afin d'avoir la possibilité de se faire une place parmi les hommes dans le monde littéraire.

¹ Mlle L'Héritier, *La Tour ténébreuse et les jours lumineux, Contes anglois*, accompagnés d'Historiettes, & tirés d'une ancienne Chronique composée par Richard, surnommé Coeur de Lion, Roy d'Angleterre. Avec le Récit de diverses Aventures de ce Roy, Paris : Chez la Veuve de Claude Barbin, 1705, <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1518540c>. Nous avons utilisé l'édition suivante pour la traduction : "Ricdon-Ricdon. Conte", *Le Cabinet des fées ; ou collection choisie des contes des fées, et autres contes merveilleux*, tome douzième, Amsterdam, 1785, p. 25-131, <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k9606938p.texteImage>.

2. Femmes et littérature au XVII^e siècle

Le statut de la femme était beaucoup discuté au XVII^e siècle, notamment ses obligations et ses droits par rapport à sa participation à la vie sociale et culturelle². À travers les siècles, les femmes n'ont pas eu le même statut que les hommes dans le monde socioculturel. La place de la femme était au foyer et le rôle que lui était attribué par la société patriarcale était celui de mère et d'épouse, destinée à procréer, à élever les enfants et à s'occuper des tâches ménagères, ou, dans le cas des femmes de la noblesse, à gérer le ménage et les domestiques. Même une femme célibataire n'était pas indépendante car elle devait obéir à son père, à un frère ou à un autre parent masculin. Cependant, la situation des femmes variait fortement selon la classe sociale à laquelle elles appartenaient. Une femme issue de la noblesse avait plus de possibilités de participer à la vie sociale et à la culture que les femmes d'origine plus modeste. Effectivement, à de rares exceptions près, les femmes, même issues de l'aristocratie ou d'une famille aisée, n'ont pas obtenu une vraie éducation digne de ce nom. Leur éducation était généralement limitée à l'instruction pratique, basée sur l'idée que la place de la femme était à la maison³. Certes, elles apprenaient à lire, écrire et à compter, mais leur instruction « ne dépassait jamais les premières années, car on disait que trop d'intelligence ne pouvait que leur nuire »⁴. Comme le note Deborah Amato, « [...] on croyait que les femmes étaient les consommatrices idéales de la culture. On ne leur permettait pas de produire la littérature, mais on les respectait en tant que gardiennes du bon goût »⁵. Cela dit, certains développements dans la société et la lutte des femmes pour être reconnues comme des êtres intellectuels, ont apporté des changements dans leur condition en sorte que le XVII^e siècle est considéré comme une période d'un grand progrès pour les femmes auteurs.

Les dernières décennies du XVII^e siècle sont précurseurs du siècle des Lumières. Avec la modernisation de Paris, les murs qui avaient jusque-là entouré la capitale ont été abattus et remplacés par un boulevard, des jardins créés afin d'obtenir « une ville

² Ásdís R. Magnúsdóttir, « Um bókmenntaleg ævintýri í Frakklandi á 17. öld: „Hamingjueyjan“ og „Blái fuglinn“ eftir Madame d'Aulnoy, *Milli mála*, 113/2021, p. 6.

³ Deborah Amato, *Les Contes de fées oubliés: vition d'un monde plus égal*, Honors theses. Paper 673, 2013, https://digitalcommons.colby.edu/honorstheses/673_p.13.

⁴ Ibid, p. 14.

⁵ Ibid, p. 12.

ouverte »⁶. Ce changement de la capitale a fait que les habitants, y compris les femmes qui étaient jusque-là restées presque invisibles, pouvaient maintenant se promener le long du boulevard et dans les jardins. Ainsi, elles sont devenues de plus en plus présentes dans les espaces publics de la ville⁷. Cette visibilité se manifeste également dans la participation des femmes aux milieux littéraires qui avaient toujours été dominés par les hommes, mais auxquels les femmes sont à présent admises. Cette période sera exceptionnelle par rapport à l'intensité de la participation des femmes au monde intellectuel ainsi que l'importance de leur contribution à l'histoire de la littérature⁸. C'est le siècle où les femmes obtiennent une reconnaissance partielle pour leurs écrits et, peu à peu, un nouveau genre littéraire verra le jour, le roman moderne.

La scène de la production littéraire des femmes était surtout les salons parisiens. L'un des salons les plus connus est actif au début du siècle lorsque la marquise de Rambouillet invite chez elle un groupe sélectionné d'intellectuels dans la « Chambre bleue » de son hôtel particulier, dont le nom dérive de la couleur dominante de la chambre et de son ameublement. Le but du salon était d'encourager la conversation raffinée, discuter des diverses affaires comme la littérature, les arts et la langue, qui était un intérêt commun. Les participants, dont beaucoup étaient des écrivains, lisaient des passages de leurs œuvres en recevant des commentaires et des critiques des gens présents, et de cette façon, il est arrivé que des œuvres aient été créées en collaboration. Bien que les femmes soient fortement exclues des domaines traditionnels des hommes, cela ne s'appliquait pas aux salons qui ont joué un rôle considérable pour donner aux femmes une place dans la société, autrement réservée aux hommes. Comme l'université leur était interdite, on pourrait dire que les salons l'ont remplacée⁹.

Les salons sont devenus de véritables centres culturels de l'époque et c'est dans ce contexte social particulier que de nombreux nouveaux genres littéraires sont nés : romans et nouvelles, mémoires et autobiographies, poésie précieuse et littérature épistolaire. En fréquentant les salons et en les dirigeant, les femmes ont obtenu un certain pouvoir, elles ont pris la plume et ont publié leurs œuvres, parfois sans cacher leur

⁶ Joan De Jean, « Devenir (femme) auteur au XVIIe siècle », *Femmes et littérature. Une histoire culturelle*, p. 6.

⁷ Ibid, p. 6.

⁸ Ibid., p. 7.

⁹ Deborah Amato, *Les Contes de fées oubliés : vision d'un monde plus égal*, p. 14.

identité. Un mouvement littéraire lié aux femmes s'est ainsi développé dans les salons entre 1650 et 1660. Il s'agit des « Précieuses », un terme qui souligne la volonté des femmes de se distinguer par leur culture et leur comportement, mais dont l'usage a parfois une connotation péjorative, comme dans le premier *Dictionnaire de l'Académie française* qui le définit ainsi : « Femme qui est affectée dans son air, dans ses manières, & principalement dans son langage »¹⁰. Les femmes sont néanmoins parvenues à se réunir autour de ce concept et ont réussi à se faire une place dans le monde intellectuel et culturel.

¹⁰ « précieuse », *Dictionnaire de l'Académie française*, 1er édition (1694), <https://www.dictionnaire-academie.fr/article/A1P0448-08>, [site consulté le 5 mai 2023].

3. Mlle de L'Héritier et les contes de fées littéraires

Marie-Jeanne l'Héritier de Villandon naît à Paris en 1664 dans une famille de la petite aristocratie. Son père est historiographe de la cour, son frère mathématicien et sa sœur poétesse. En plus, son oncle est Charles Perrault, écrivain et académicien, auteur du recueil *Contes de ma mère l'Oie*, paru en 1697, qui contient de nombreux contes encore connus, comme « Le Petit Chaperon Rouge » et « Cendrillon ». Il n'est pas étonnant que Mlle de L'Héritier soit portée vers la littérature. En compagnie de son oncle, elle fréquente les salons, surtout la « Société du samedi » de sa bonne amie, Mme de Scudéry. Elle y fait connaissance avec de nombreux personnages, y compris des femmes auteures, et se met à écrire des œuvres romanesques ainsi que des poèmes. Peu à peu un nouveau genre littéraire se développe : le conte merveilleux ou le conte de fées littéraire.

Mlle de L'Héritier contribue largement à ce nouveau genre et écrit un certain nombre de contes de fées qu'elle publie dans ses ouvrages : *Œuvres mêlées* et *La Tour Ténébreuse et les Jours lumineux, Contes Anglois*. Elle est un auteur respecté en France de son vivant, admise dans l'Académie des Lanternistes des Jeux floraux de Toulouse et l'Académie des Ricovrati de Padoue. En plus, elle reçoit à deux reprises le prix prestigieux de la poésie, décerné par la Société Palinot de Caen et l'Académie des Lanternistes de Toulouse. À sa mort en 1734, le *Journal des Savants* lui consacre six pages et lui rend hommage pour ses œuvres, un honneur réservé seulement aux personnages d'élite intellectuelle¹¹.

3.1. Le conte de fées

Le conte de fées n'est pas une invention nouvelle dans la seconde moitié du XVII^e siècle. Les contes, surtout en forme orale, ont existé dans des cultures très anciennes ; ainsi le plus ancien manuscrit du recueil arabe célèbre *Les mille et une nuits*, date-t-il du IX^e siècle, traduit en français au début du XVIII^e siècle par l'orientaliste Antoine Galland.

Le conte est défini comme un « court récit d'aventures imaginaires, de caractère souvent merveilleux »¹². Le « conte de fées » souligne l'aspect merveilleux du récit – et

¹¹ Allison Stedman, « Marie-Jeanne L'Héritier de Villandon », *SIEFAR*, http://siefar.org/dictionnaire/fr/Marie-Jeanne_L%27H%C3%A9ritier_de_Villandon, [site consulté le 5 mai 2023].

¹² « conte », *Dictionnaire de l'Académie française*, <https://www.dictionnaire-academie.fr/article/A9C3804>, [site consulté le 5 mai 2023].

distingue des contes populaires où le merveilleux est absent – par la présence d’une ou plusieurs fées qui interviennent dans l’action du récit. Le conte de fées *littéraire* met en avant le caractère *littéraire* du récit qui est écrit et adapté à un goût littéraire, culturel et esthétique. C’est notamment le cas des contes de Mlle L’Héritier et d’autres conteuses des salons parisiens¹³. Le conte de fées comporte souvent un enseignement moral. Initialement, il n’était pas destiné aux enfants, bien que nous le connaissions aujourd’hui comme une partie de la littérature destinée à la jeunesse. Souvent, les contes de fées sont violents et sanglants ce qui s’explique par le fait que la population cible était à l’origine les adultes.

Les contes de fées ont de nombreuses caractéristiques en commun. Généralement, les personnages n’ont pas de nom, en revanche ce sont souvent leurs apparences physiques, ou même leurs vêtements, qui permettent de les nommer, comme dans *Barbe Bleue*, *Le Chat Botté* et *Le Petit Chaperon Rouge*. Les personnages bons et méchants sont clairement distingués par leurs apparences. Les héros et les héroïnes ont des traits caractéristiques courants comme jeunes, blonds, beaux et vertueux, tandis que les personnages méchants sont bruns, sombres, laids et parfois plus âgés. De plus, un conte de fées contient un ou plusieurs personnages féeriques qui l’ancrent dans le monde merveilleux. Le narrateur ne fournit aucune information quant au cadre géographique du récit ; généralement, c’est « dans un royaume très lointain ». Pourtant, il y a des lieux qui apparaissent souvent comme la forêt, le château et la chaumière. Le temps du récit n’est pas indiqué et un incipit typique serait « il était une fois... » ou « il y a bien longtemps... ».

3.2. « Ricdin-Ricdon » et autres contes similaires

« Ricdin-Ricdon » est un conte de fées littéraire typique pour son genre. On y rencontre tous les personnages auxquels s’attend le lecteur dans un tel récit : un roi, une reine, un prince et une jeune fille, et un être merveilleux, ici sous la forme d’un homme prêt à sauver la pauvre fille du déshonneur.

L’histoire se déroule surtout à la cour royale, c’est-à-dire au château et au jardin qui l’entoure. Les environnements ne sont pas bien décrits et l’accent est mis sur les

¹³ Ásdís R. Magnúsdóttir, « Um bókmenntaleg ævintýri í Frakklandi á 17. öld: „Hamingjueyjan“ og „Blái fuglinn“ eftir Madame d’Aulnoy », p. 5.

personnages et leurs actions. C'est surtout une histoire d'amour entre la jeune fille et le prince. Elle est ambitieuse et s'est rendu compte depuis longtemps que les conditions dans lesquelles elle est née ne lui conviennent pas. Cela dit, le conte se termine bien et « Rosanie passa une longue suite d'années avec le prince dans une parfaite union et dans un bonheur extrême [...] »¹⁴.

Dans le recueil des contes folkloriques islandais de Jón Árnason, on trouve un conte intitulé « Rósamunda »¹⁵. Il est beaucoup plus court que « Ricdin-Ricdon », cependant les nom des personnages sont semblables dans les deux contes : la jeune fille s'appelle Rósamunda et le propriétaire de la baguette magique Rigdín-Rigdón. Ce n'est pas clair comment le conte français est arrivé en Islande. Dans les Archives Nationales d'Islande se trouve également un manuscrit avec la traduction islandaise du conte, ici avec le titre « Rosanie ». Il pourrait s'agir d'une traduction du conte qui aurait été effectuée du français en danois, et puis du danois en islandais¹⁶.

La lecture des deux contes, « Ricdin-Ricdon » et « Rósamunda », rappelle un conte folklorique bien connu en Islande, « Gilitrutt ». Dans les trois contes, on trouve le même motif, c'est-à-dire une femme qui doit filer mais qui ne répond pas à l'attente d'un homme, ou de la famille de ce dernier, et rencontre un personnage merveilleux qui lui offre son aide mais seulement à une condition. « Gilitrutt » se déroule dans la campagne islandaise où le personnage surnaturel vit à l'intérieur d'une colline, ce qui est commun dans les contes traditionnels islandais. Quant aux deux autres contes susnommés, le prince a été remplacé par un simple paysan islandais. Cela nous montre comment le conte est adapté à des cultures différentes.

4. Le rôle du traducteur et les problèmes de la traduction

La traduction représente une grande partie du monde littéraire et la demande des œuvres traduites ne cesse de grandir. Une traduction donne accès aux œuvres littéraires qui auraient autrement été ignorées par ceux qui ne connaissent pas les langues respectives.

¹⁴ Mlle L'Héritier, « Ricdin-Ricdon », *La Tour Ténébreuse et les Jours Lumineux. Contes Anglais*, 1705, p. 125.

¹⁵ „Rósamunda“, *Ísmús. Ævintýragrunnur*, <https://ismus.is/tjodfraedi/aevintyri/17225>, [site consulté le 5 mai 2023].

¹⁶ Shaun F. D. Hughes, « Halldór Jakobsson on truth and fiction in the sagas », *Gripla*, 27, 2016, p. 7-50, ici p. 28.

Le rôle du traducteur est complexe car il doit être compétent dans plusieurs domaines. Non seulement doit-il connaître très bien les deux langues, mais il doit également connaître les deux cultures. Le texte original dérive d'un contexte social et culturel, or, le traducteur doit essayer de transférer celui-ci aussi précisément que possible dans sa traduction. Cependant, il ne doit suivre le texte ni trop précisément ni trop librement ; il doit parvenir à un compromis qui lui permet de transmettre la culture d'où dérive l'œuvre originale à la culture de la langue cible.¹⁷ C'est un travail compliqué et il n'y a pas une seule manière de l'effectuer. Dans son œuvre *Tvímæli*, Ástráður Eysteinnsson parle d'équivalence, un terme beaucoup discuté parmi des traductologues. Il signale que chaque texte défini comme traduction peut être vu comme une équivalence du texte original bien que deux traducteurs traduisant le même texte source obtiennent deux textes différents dans la langue cible¹⁸. Traduire, c'est transférer l'esprit et l'effet d'une œuvre d'une culture à une autre ; la traduction est ainsi l'interprétation non seulement du texte, mais également de la culture dont il dérive en visant l'équivalence. C'est ce que nous avons essayé de faire.

Tandis que le français utilise souvent des phrases longues et complexes, la syntaxe islandaise préfère des phrases plus courtes et plus concises. Dans de nombreux cas, il est préférable de décomposer la phrase et de simplifier la syntaxe pour que le texte soit plus naturel en islandais mais parfois il est possible de garder le style et la longueur du texte source. Un exemple se trouve dans la phrase suivante où il s'agit d'une description de la baguette merveilleuse : « [...] elle était fort petite et d'un bois gris-brun très-luisant, dont on ne pouvait dire le nom, et était garni d'une pierre changeante, qui n'était ni agathe, ni cornaline, ni aucune autre pierre connue ». Bien que les pierres précieuses « agathe » et « cornaline » ne soient pas bien connues en Islande et la description de la baguette soit un peu redondante, nous avons essayé de rendre cette partie de la phrase française sans que la syntaxe en souffre : « Hann var ósköp lítill, úr gljáandi grábrúnum við af óræðri tegund, skreyttur steini í síbreytilegum lit sem var hvorki agat né karneól né nokkur önnur þekkt steintegund ».

¹⁷ Susan Bassnett, Bassnett, Susan, « Culture and Translation », dans *A Companion to Translation Studies*, Kuhlwezak, Piotr et Karin Littau (éditeurs), Bristol: Multilingual Matters, 2007, p. 13-23.

¹⁸ Ástráður Eysteinnsson, *Tvímæli – Þýðingar og bókmenntir*, p. 96.

Il est parfois compliqué de traduire des mots qui n'ont pas d'équivalence exacte dans la langue cible. Au début du texte, nous découvrons trois membres de la famille royale qui portent des surnoms qui dérivent de leur personnalité : « Prudhomme », « Laborieuse » et « Aimant-joie ». Nous les avons traduits par des adjectifs « hinn réttláti », « hin vinnusama » et « hinn lífsglaði » étant donné que les adjectifs sont souvent utilisés dans la langue islandaise comme surnoms ou sobriquet.

Le mot islandais pour « quenouille » est « hörbrúða »¹⁹. Aujourd'hui, la filature est un domaine qui n'est que rarement connu sauf par ceux qui s'intéressent particulièrement au patrimoine culturel. Malgré le fait que la signification du substantif « hörbrúða » soit quelque peu obscure pour le lecteur contemporain, nous l'avons gardé dans ce contexte étroitement lié à la filature.

L'un des personnages s'intéresse au « carousels », un jeu qui n'est pas connu en Islande mais qui a remplacé les tournois, interdit en France depuis 1559²⁰. Selon le *Dictionnaire de l'Académie française* (1694), un carrousel est une « Sorte de feste qui consiste en courses de testes & de bagues entre plusieurs personnes, divisées par Quadrilles distinguées par couleurs & livrées, & differents habits magnifiques »²¹. Par manque d'équivalent en islandais, nous l'avons traduit par « kappreiðar », qui signifie les courses de chevaux.

En cherchant la traduction du terme « coquette », le *Dictionnaire de l'Académie française* (1694) fournit la définition suivante : « Galant, qui fait le galant, qui affecte de donner de l'amour »²². Dans ce contexte, nous avons rendu « [...] de la plus habile coquette » par « [...] hinni hégómagjörnustu konu », même si le sens n'est pas exactement le même.

Finalement, le vouvoiement n'est plus utilisé en islandais depuis des décennies et une grande partie des Islandais ne le connaissent pas. Avec le vouvoiement, un texte en islandais devient lourd et ardu pour le lecteur. Le conte ici traduit date d'une époque où

¹⁹ « quenouille », *Frönsk-íslensk orðabók*, <https://snara.is>, [site consulté le 5 mai 2023].

²⁰ « Le Grand Carrousel de 1662 », <https://www.chateauversailles.fr/ressources-pedagogiques/expositions/fetes-divertissements/grand-carrousel-1662>, [site consulté le 5 mai 2023].

²¹ « carrousel », *Dictionnaire de l'Académie française*, 1er édition (1694), <https://www.dictionnaire-academie.fr/article/A1C0158>, [site consulté le 5 mai 2023].

²² « galant », *Dictionnaire de l'Académie française*, 1re édition (1694), <https://www.dictionnaire-academie.fr/article/A1C0606>, [site consulté le 5 mai 2023].

le vouvoiement était encore d'usage en islandais. Malgré ce fait, nous avons décidé de ne pas l'utiliser afin d'adapter le texte à un public d'aujourd'hui.

5. Conclusion

Traduire « Ricdin-Ricdon » a été intéressant et nous a montré à quel point le travail du traducteur peut être compliqué mais enrichissant. En même temps, c'est un travail important afin d'introduire la littérature étrangère à ceux qui ne sont pas capables de lire les œuvres dans la langue originale. L'histoire des femmes auteurs au XVII^e siècle est intéressante et le fait qu'elles aient obtenu une place dans le monde littéraire est remarquable. De nombreux contes de cette époque sont encore très connus et beaucoup lus, notamment pour les enfants. Souvent, ils ont été raccourcis et adaptés à d'autres cultures, époques et goûts. En effet, si l'esprit et la mentalité de l'époque de la rédaction des contes de fées littéraires comme « Ricdin-Ricdon » peuvent facilement surprendre le lecteur contemporain, leur valeur littéraire et distrayante persiste.

6. Bibliographie

- Amato, Deborah, « *Les Contes de fées oubliés: vision d'un monde plus égal* », 2013, Honors Theses. Paper 673. <https://digitalcommons.colby.edu/honorstheses/673> [Site consulté le 30 avril 2023].
- Ásdís R. Magnúsdóttir, « Um bókmenntaleg ævintýri í Frakklandi á 17. öld: „Hamingjueyjan“ og „Blái fuglinn“ eftir Madame d'Aulnoy, *Milli mála*, 13, 2021, p. 6-16.
- Ástráður Eysteinnsson, *Tvímæli: Þýðingar og bókmenntir*, Reykjavík: Bókmenntastofnun Háskólaútgáfan, 1996.
- Bassnett, Susan, « Culture and Translation », dans *A Companion to Translation Studies*, Kuhlaczak, Piotr and Karin Littau, Bristol (éditeurs), Multilingual Matters, 2007, p. 13-23.
- Dictionnaire de l'Académie française*, <https://www.dictionnaire-academie.fr/>, [site consulté le 3 mai 2023].
- De Jean, Joan, « Devenir (femme) auteur au XVIIe siècle », *Femmes et littérature. Une histoire culturelle*, vol. I, sous la direction de Martine Reid, Paris : Gallimard (Folio Essais), 2020, p. 485-500.
- Frönsk-íslensk orðabók*, <https://snara.is> [site consulté le 5 mai 2023].
- Guidère, Mathieu, *Introduction à la traductologie*, Bruxelles : Édition de Boeck, Collection Traducto, 2008.
- Hughes, Shaun F. D. « Halldór Jakobsson on truth and fiction in the sagas », *Gripla*, 27, 2016, pp. 7-50, <https://timarit.is/gegnir/991007898349706886>.
- LEXIA. *Íslensk-frönsk veforðabók*, <https://lexia.arnastofnun.is/is/ord/38261/tungumal/FRA>, [site consulté le 05 mai 2023].
- L'Héritier de Villandon, Marie Jeanne, *La Tour ténébreuse et les jours lumineux, Contes anglais*, accompagné d'Historiettes, & tirez d'une ancienne Chronique composée par Richard, surnommé Coeur de Lion, Roy d'Angleterre. Avec le Récit de diverses Aventures de ce Roy, Paris : Chez la Veuve de Claude Barbin, 1705, <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1518540c>.
- L'Héritier de Villandon, Marie Jeanne, « Ricdon-Ricdon. Conte », dans *Le Cabinet des fées ; ou collection choisie des contes des fées, et autres contes merveilleux*, tome

douzième, Amsterdam, 1785, p. 25-131,

<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k9606938p.texteImage>.

« Le Grand Carrousel de 1662 », *Château de Versailles*,

<https://www.chateauversailles.fr/ressources-pedagogiques/expositions/fetes-divertissements/grand-carrousel-1662>. [site consulté le 03 mai 2023]

Perret, Aurélie, « L'éducation des filles au XVIIe et XVIIIe siècle », *Histoire pour tous*,

<https://www.histoire-pour-tous.fr/histoire-de-france/5213-education-filles-ancien-regime.html>. [Site consulté le 03 mai 2023]

"Rósamunda", *Ísmús. Ævintýragrunnur*, <https://ismus.is/tjodfraedi/aevintyri/17225>.

Stedman, Allison, « Marie-Jeanne L'Héritier de Villandon », *SIEFAR*,

http://siefar.org/dictionnaire/fr/Marie-Jeanne_L%27H%C3%A9ritier_de_Villandon,
[site consulté le 5 mai 2023].

7. Rigdon-Rigdon

Í einu fegursta konungsríki Evrópu, sem söguritarar nefna þó ekki á nafn, réði ríkjum konungur sem vegna sanngirni sinnar, göfuglyndis og föðurlegrar ástar á þegnum sínum, hafði hlotið hið virðulega viðurnefni *hinn réttláti*, sem í þá daga stóð fyrir heiðarlegan og sómakæran konung. Konungur átti sér drottningu sem einnig var mörgum kostum búin og þar sem hún var að eðlisfari lífleg og iðjusöm höfðu þegnarnir gefið henni viðurnefnið *hin vinnusama*. Kóngur og drottning áttu sér aðeins einn son sem ekki var síður dyggðugur en foreldrar hans, en þar sem hinn ungi prins, sem erft hafði glaðlyndið frá móður sinni drottningunni, hafði engan starfa, sótti hann í skemmtanir og sýndi dansleikjum, leiksýningum, kappreiðum, og glæsilegum veiðiferðum ómældan áhuga. Í stuttu máli, þá var hann svo upptekinn af öllu sem gat orðið honum til ánægju að hann hafði fengið viðurnefnið *hinn lífsglaði*.

Kóngurinn og drottningin sáu að þetta voru saklausar skemmtanir og settu sig ekki upp á móti því dálæti sem hann hafði á þeim. Þau gerðu ráð fyrir að þessi ástríða hyrfi þegar æskuárin væru að baki. Þar að auki var hann afar geðþekkur í útliti og sýndi með framkomu sinni að skapgerð hans var í senn full af skarpskyggni og eldmóði.

Það sem kom fólki á óvart var að svo líflegur ungur prins hefði ekki enn orðið ástfanginn og að hann sýndi hjartans málum ekki áhuga. En íburðarmiklar samkomur og veiðar var það eina sem hann hafði gaman af og það eina sem var nógu ögrandi, fjölbreytt og spennandi til að veita honum einhverja gleði. Stundum þegar hann eltist við hjartardýr varð hann viðskila við föruneyti sitt, og fyrir kom að hann fann fyrir svo miklu hungri áður en honum tókst að finna hópinn aftur, að hann fór inn hjá fyrsta landeiganda eða bónda sem á vegi hans varð. Þar sem hann sagði vanalega ekki til sín lenti hann oft í skrytnum ævintýrum sem kættu hann mjög og hann sagði kóngi föður sínum og hirðinni frá þeim af mikilli gleði.

Dag einn þegar hann var viðskila við föruneyti sitt lá leið hans í gegn um lítið þorp sem í fyrstu virtist mannlaust. Sá hann þá koma út úr garði einum dásamlega fallega unga stúlku sem var dregin harkalega áfram af eldri konu, sérlega ógeðfældri á svip, í áttina að sveitabæ sem stóð andspænis garðinum hinum megin við sveitavegin.

Unga stúlkan hélt á halasnældu fullri af hör og hafði í einni fellingunni á kjólnum samsafn af blómum sem hún hafði tínt í garðinum. Sú gamla reif þau af henni og henti þeim á miðjan veginn, lét nokkur þung högg dynja á stúlkunni fögru og greip í handlegg

hennar um leið og hún sagði við hana full af heift: „Svona, áfram með þig, ólukkans grey, drífum okkur heim þar sem þú munt fá að finna hvaða afleiðingar það hefur að dirfast að óhlýðnast mér.“

Prinsinn, sem hafði numið staðar eitt andartak til að fylgjast með þessari uppákomu, fór til gömlu konunnar þar sem hún var við það að ganga inn í húsið og sagði þýðum rómi: „Hvernig má það vera, kona góð, að þú ferð svona illa með þessa ungu stúlku? Hvað hefur hún gert til að kalla yfir sig slíka reiði?“ Bóndakonan var skapstyggt að eðlisfari og líkaði ekki að nokkur blandaði sér í hennar mál. Hún bjóst til að svara prinsinum af ósvífni en eftir að hafa virt fyrir sér klæðnaburð hans og séð að eftir íburðinum að dæma hlyti hann að vera af háum stigum, hélt hún aftur af sér og lét sér nægja að svara honum í hvössum tóni: „Herra, ég skamma dóttur mína vegna þess að hún gerir allt öfugt við það sem ég segi henni. Ég vildi helst að hún léti það vera að spinna, en hún spinnur frá morgni til kvölds, þó verður að segjast eins og er að hún er einstaklega dugleg og ég skamma hana svona eins og þú hefur séð vegna þess að hún spinnur of mikið.“ „Hvernig, spurði prinsinn, getur það verið ástæða til að ávíta svona vesalings stúlkuna? Heyrðu mig, kona góð, ef þú hefur slíka andstyggð á stúlkum sem hafa yndi af því að spinna, þá er ekki annað að gera en að senda dóttur þína til drottningarinnar, móður minnar, sem hefur mikla ánægju af þessari iðju og er ákaflega hrifin af spunakonum. Hún mun hafa hag af dóttur þinni.“ „Vei! herra, svaraði sú gamla, ef þér virðist þessi þjattrófa, eins fær og hún er, vera nógu góð fyrir okkar ágætu drottningu, þá er ekki annað fyrir þig að gera en fara strax með hana, ef þér sýnist svo, því að hún hefur lengi verið mér byrði og ég vildi gjarnan losna við hana.“

Þegar hún lauk máli sínu höfðu menn úr föruneysi prinsins náð til hans. Hann bað þjón sinn að setja stúlkuna fögru fyrir aftan sig á hestinn. Unga stúlkan var ennþá með andlitið þakið tárur sem skammir kerlingar höfðu orsakað, en það dró ekkert úr yndisþokka hennar. Prinsinn reyndi að hugga hana og fullvissa um að með þá færni sem hún bjó yfir yrði hún ekki í vandræðum með að ávinna sér hylli drottningar. Þó var vesalings stúlkan svo örvæntingarfull að vera umkringd svo mörgum karlmönnum að hún heyrði ekki helminginn af því sem henni var sagt. Móðir hennar horfði svipbrigðalaus á dóttur sína halda á vit örlaganna, en íbúar þorpsins trúðu ekki sínum eigin augum þegar þeir sáu hana á meðal manna sem skreyttir voru gulli. Þeir voru embættismenn sem áttu

að fylgja henni til drottningarinnar og þetta varð til þess að allar ungu bóndadæturnar í nágrenninu öfunduðu hana af hlutskipti hennar.

Á leiðinni komst prinsinn að því að nafn stúlkunnar fögru var Rósaní. Þegar þau komu til hallarinnar kynnti hann hana fyrir drottningunni móður sinni sem hina færustu og hraðvirkustu spunakonu í öllu kóngsríkinu. Drottning tók vel á móti henni, virti stúlkuna vandlega fyrir sér, og hrósaði henni fyrir yfirlætislausan yndisþokkann sem hún var gædd, en sumum konum innan hirðarinnar sem stærðu sig af fullkominni fegurð fannst þær niðurlægðar. Drottning lét koma Rósaní fyrir í vistarverum þar sem eitt herbergi tók við af öðru og öll voru þau full af óspunnum hampi og hör sem var rómaður um allan heim. Þar var að finna hamp frá Sýrlandi og Bretaníu, hör frá Grikklandi, Picardí og Flæmingjalandi, og jafnvel hinn einstaka óbrennanlega hör sem notaður er í undursamlegan striga sem logandi eldur fær ekki grandað. Rósaní var sagt, eins og til að gleðja hana, að hún mætti velja hvar hún hæfist handa, en svo var bætt við að það skipti hana líklega ekki máli því að þar sem hún væri svo ung og færari en hinar spunakonurnar, myndi drottningin hafa hana lengi í sinni þjónustu og gera vel við hana, og hún ætlaði Rósaní að spinna þetta allt.

Þegar veslings stúlkan var orðin ein fylltist hún örvæntingu; hún hafði óyfirstíganlega óbeit á spunastarfinu og leit á það sem óbærilega kvöl að sitja við þá iðju í nokkrar klukkustundir. Þó var það þannig að þegar hún hafði safnað nægu hugrekki til að vinna um stund, vann hún verkið af ótrúlegri leikni. Þráðurinn var jafn og fínleikinn óaðfinnanlegur, en henni vannst verkið svo undur hægt að þótt hún hefði setið við linnulaust frá morgni til kvölds hefði henni varla tekist að spinna hálfu snældu á dag.

Í þessu samhengi má gera sér í hugarlund áhyggjunnar sem hún hafði af álitum drottningar í sinn garð. Hún sá ekki hvernig hún gæti komið sér út úr ógöngunum sem illkvittni móður hennar hafði komið henni í. Þó var hún himinlifandi yfir að hafa verið hrifin úr höndum þessarar móður sem sýndi henni ekki annað en hörku. Vinsemdin og elskulegheitin sem drottningin hafði sýnt henni hleyptu lífi í ímyndunarafli hennar og hirðin sem hún var nýkomin til og hafði ekki barið augum nema örskamma stund kom henni nú þegar fyrir sjónir sem viðkunnanlegur dvalarstaður. Hún hafði hrifist af öllu sem fyrir augu bar en gerði sér grein fyrir því að hún gæti ekki dvalið áfram við hirðina nema í hlutverki færu spunakonunnar, og hún var viss um að þá hæfileika fengi hún aldrei. Um nóttina var hún gagntekin af þessum óbærilegu hugsunum og kom ekki blundur á brá eitt

andartak. Kóngssonur svaf ekki heldur. Aðdráttarafl og einlægur yndisþokki Rósaní höfðu snortið hann svo ákaflega að alla nóttina sá hann fyrir sér svipmyndir af þessari heillandi stúlku.

Þegar drottningin var komin á fætur sendi hún boð til Rósaní um að hún vildi ræða við hana. Þennan morgun var það dagur hjá drottningu þannig að þegar Rósaní kom var þar fyrir fjöldi kvenna sem virti þessa fögru stúlku fyrir sér af athygli. Kóngurinn sem hafði ekki enn barið Rósaní augum var einmitt staddur inni hjá drottningu og horfði nú á hana með athygli og hældi henni á hvert reipi. Kóngsson var einnig á staðnum og var ennþá hrifnari en faðir hans en sagði þó ekkert. Rósaní hreif svo sannarlega alla sem á hana horfðu þrátt fyrir einfalda purpuralita treyjuna sem hún klæddist og ólögulega hárgreiðsluna. Mittið var grannt og vel lagað og hreyfingarnar svo leikandi léttar að þrátt fyrir uppeldið sem hin fagra snót hafði fengið var hún ekki klunnaleg í hreyfingum eins og þorpsbúarnir. Glóbjart og fallegt hár hennar lá yfir fallegu enninu og í skínandi bláum augunum mátti greina bæði mildi og gáska. Nefið var beint, munnurinn lítill og vel lagaður, og eins og við var að búast var fegurð hennar fullkomin, tennurnar skjannahvítar, litarhaftið ljóst og töfrandi, og léttur roði gaf því ákveðinn ljóma. Í reglulegum andlitsdráttunum og allri framkomu hennar glitti í ferskan yndisþokkann og heillandi fasið sem eru meginkjarni fegurðarinnar.

Þrátt fyrir að hún hefði ekki sofið um nóttina virtist hún ekki þreytt. Óþægindin sem hún fann fyrir undan augnaráði hirðarinnar hleyptu roða í kinnar hennar, sem varð þó aðeins til að auka enn á aðdráttaraflið. Það var greinilegt að starf hennar sem spunakona, sem hún sinnti innandyra, hafði varið húð hennar fyrir sólargeislunum. Öllum konunum sem töldu sig vera fallegar var skapraunað og þær kappkostuðu að finna galla í andliti hennar og vaxtarlagi. Þær yngri settu í gáleysi fram ótal smánarlegar athugasemdir í hennar garð. Þannig dró hún að sér athygli hirðarinnar á ýmsa vegu. Um leið og kóngurinn fór sagði hann við drottningu að hann ráðlegði henni að finna önnur föt á þessa fögru stúlku því að klæðnaður hennar væri sérkennilegur og of frábrugðinn fatnaði annarra stúlkna í höllinni. Drottning svaraði því til að hún hefði þegar hugsað út í það og því var Rósaní skömmu síðar færð hrein föt og höfuðbúnaður í samræmi við tískuna sem ríkti á þeim tíma við hirð hins réttláta konungs. Þennur drottningar greiddu henni og klæddu af mikilli alúð og sýndu henni í smáatriðum hvernig hún ætti framvegis að bera sig að við að hafa sig til. Fötin fóru henni afar vel og þannig birtist hún í kirkjunni þar

sem kóngssonur sá hana. Honum fannst hún fallegr en nokkru sinni fyrr og sló henni gullhamra háum rómi þegar hún gekk framhjá honum. Þau sem ekki höfðu séð hana inni hjá drottningu stórðu á hana forvitnum augum og þar sem margir vissu ekki hvað hún hét og kóngur hafði nefnt hana *fögru spunakonuna*, festist það nafn við hana og á innan við sólarhring varð hún svo þekkt að bæði við hirðina og í bænum var fallega spunakonan á allra vörum.

Fjölmargar ungar og fallegar stúlkur höfðu fengið nóg af að heyra stanslaust talað um spunakonuna og öfunduðu hana af fegurð hennar og vegsemd. Stúlkan sem vakti þessa miklu afbrýði var þó oft döpur og leið. Á fyrsta degi sínum í höllinni sagðist hún hafa krampa í fingrum til að sleppa frá spunavinnunni sem var henni óbærileg og þann dag vék gleðin yfir ríkulegum klæðnaði og sífelldu hrósi sem hún fékk vegna fegurðar sinnar burt áhyggjum hennar vegna vinnunnar sem henni var ætluð. Þernur drottningar voru flestar komnar af léttasta skeiði og stærðu sig ekki lengur af fegurð. Fyrst sýndu þær Rósaní vinsemd sem hún svaraði með auðmýkt og góðvild. Þær gengu með henni um alla höllina og sýndu henni jafnvel ýmsa staði í bænum og það gladdi þennan nýja íbúa hallarinnar sem ekki var vanur að hafa fyrir augum svo stórfenglega hluti. En um kvöldið þegar hún sneri aftur í herbergið sitt sem fullt var af óspunnum hör, varð sú andstyggilega sjón til þess að örvænting helltist yfir hana á ný. Hún náði þó að endurheimta ró sína og svaf mun betur en hún hafði gert nóttina áður. Næsta dag þegar hún var komin á fætur hugsaði hún sér að klæða sig í fallegu fötin sem drottningin hafði látið henni í té, en hún var langt frá því að hafa tekið nógu vel eftir því sem þernur drottningar höfðu sýnt henni til að geta leikið það eftir og henni tókst ekki að gera það almennilega þótt hún greiddi sér og klæddi meira en tuttugu sinnum í von um að sér tækist verkið. Eftir ótal tilraunir var útkoman enn afleit og á engan hátt smekkleg. Hún var sorgmædd yfir þeim litla árangri sem viðleitni hennar á þessu sviði hafði borið og reyndi að bæta það upp annars staðar. Hún fyllti á hörbrúðuna og hóf að spinna, en þar sem hendur hennar unnu jafn hægt og áður þrátt fyrir að hún legði sig alla fram, tókst henni ekki að spinna þráð á fjórðung snældunnar frá því um tíuleytið þegar hún hafði lokið við að klæðast og rétt fram yfir hádegi, þegar boð komu frá drottningu um að fá að sjá afraksturinn.

Þegar Rósaní fékk boðin brast hún í grát en reyndi svo að finna aftur upp einhverja afsökun sem gæti orðið henni til bjargar. Hún gekk fyrir drottningu niðurdregin á svip og sagðist vera miður sín því að handleggurinn væri undirlagður af gigt sem kæmi í veg fyrir

að hún gæti sýnt færni sína við verkið. Hún bætti því við að hún hefði gert allt sem hægt væri til að vinna bug á veikindunum en eftir að hafa byrjað með snælduna og keflið tuttugu sinnum á tíu mismunandi vegu án árangurs, hefði hún þrátt fyrir mikla þrautseigju aðeins náð að spinna þetta litla sem hún sýndi drottningu. Vinnusama drottningin var hæstánægð með bandið og það staðfesti álit hennar á hæfileikum spunastúlkunnar, og þar sem drottningin var góðhjörtuð kenndi hún í brjósti um hana, sagðist ekki vilja að hún reyndi of mikið á handlegginn og að hirðlæknirinn ætti að líta á hana. Rósaní óttaðist að það myndi uppgötvast að ekkert amaði að henni og sagði við drottningu að hún þyrfti ekki á neinum meðölum að halda, henni myndi örugglega batna fljótt, því að í hvert skipti sem gigtin hrjáði hana þyrfti hún aðeins að hvíla sig til að verkurinn liði hjá. Drottning lét sér þessi rök nægja, en þegar Rósaní var farin, lágu þjónustustúlkur hennar ekki á þeirri skoðun sinni að gigtin og krampanir væru ekki annað en uppgerðarveikindi og það liti út fyrir að þessi fagra snót sem sögð væri svo fær og hraðvirk væri í raun bæði óverklagin og seinvirk. Þær voru í raun fullar afbrýði í garð nýju stúlkunnar vegna þeirrar sérmedferðar sem hún hafði notið. Vesalings Rósaní heyrði þetta tal sem olli henni mikilli kvöl og til að auka enn á ógæfu hennar, skellihlógu þernur drottningar og aðrar konur við hirðina að afkáralegri hárgreiðslu hennar og klæðnaði og gerðu óspart grín að purpuralitu treyjunni hennar og pilsinu, og fullyrtu að það hefðu verið mikil mistök að færa hana úr flíkunum þar sem þær hefðu farið henni mun betur en nýju fötin ungfrúarinnar.

Rósaní afbar ekki þetta átakanlega mótlæti, hún yfirgaf höllina og gekk um hallargarðinn þar til hún kom inn í þéttan skóg í útjaðri garðsins. Skyndilega varð hún svo úrvinda að hún settist niður við bakka straumharðrar ár sem liðaðist um skóginn. Hún hugsaði um dapurleg örlög sín og til hvaða bragðs hún gæti tekið í þeirri stöðu sem hún var. Annað veifið var hún ákveðin í að snúa aftur heim til grimmu og óvægnu móður sinnar, en þegar henni varð hugsað til þess hversu illa hún hafði komið fram við hana allt frá dauða föður hennar, þá álasaði hún sjálfri sér fyrir að láta sér detta í hug að fara aftur heim. Þrátt fyrir að vera bæði ung og óreynd fann hún fyrir óbeit á lífsmátanum í þorpinu sem veran við hirðina hafði ekki náð að draga úr, þrátt fyrir að hún hefði ekki dvalið þar nema stutta stund. Á hinn bóginn sá hún að hún myndi baka sér óvild drottningar, verða rekin frá höllinni í skömm og jafnvel hljóta refsingu þegar drottning áttaði sig á því að henni hefði verið sagt ósatt um hæfileika hennar til að spinna. Hún sá engu að síður fyrir sér að sannleikurinn kæmi í ljós, hún var komin í þrot og það var ekki meiri tími til að

gera sér upp krampa og gigt svo vel væri. Hún beið þeirrar stundar þegar hún yrði aðhlátursefni og leiksoppur allra þeirra sem höfðu öfundað hana svo mjög.

Í þessum þungbæru hugleiðingum, þar sem hún gaf sig alla á vald örvæntingunni, sagði hún við sjálfa sig að það væri ekki annað fyrir hana að gera en deyja. Gagntekin af þessari hugsun gleymdi hún hversu þreytt hún var og hún stóð á fætur og gekk að háreistum garðskála í hinum enda skógarins sem þernur drottningar höfðu sýnt henni í gönguferð daginn áður. Hún ætlaði að fara upp á efstu hæð skálans sem stóð opinn, og kasta sér út um gluggann. Þó varð lífslöngunin sem okkur er eðlislæg allt frá viðkvæmum æskuárunum, og sér í lagi hin dulda sjálfsánægja sem hún fann fyrir vegna fegurðar sinnar, til þess að hún táraðist yfir dauða sínum þar sem hún gekk hægum skrefum í átt að staðnum þar sem hún hafði ákveðið að kveðja þennan heim.

Þar sem hún gekk eftir stígnum sem lá upp að skálanum, birtist skyndilega hávaxinn maður, dökkhærður og vel búinn, dökkur yfirlitum en glaðlegur og vingjarnlegur á svip þegar hann talaði til hennar: „Hvert ætlar þú, barnið gott?, sagði hann, mér finnst sem ég sjái tár renna úr augum þínum. Segðu mér, hvað veldur slíkri angist? Það verður að vera afar sérkennilegt til að ég geti ekki hjálpað þér.“ „Því miður! svaraði Rósaní, það er ekki til nein lækning við sorginni sem þjakar mig og því er allsendis óþarft að ég segi þér frá því.“ „Ef til vill, svaraði ókunni maðurinn, er staðan ekki eins vonlaus og þú heldur og að minnsta kosti er léttir að ræða málin. Segðu mér frá vandræðum þínum, engum er betur treystandi fyrir þeim en mér.“ „Þar sem þú hvetur mig svona eindregið til þess, svaraði Rósaní, þá skal ég segja þér frá lífshlaupi mínu.

Ég var svo ólánsöm að fæðast inn í fátæka fjölskyldu. Faðir minn var hinn vænsti bóndi, heiðarlegur og skynsamur, sem hafði áunnið sér svo mikið traust meðal íbúa þorpsins okkar og bæjanna í kring, að hann var sáttasemjari í öllum ágreiningsmálum sem upp komu. Og þar sem hann var hógvær og hlédrægur gáfu þeir honum viðurnefnið *hinn fámáli*. Þessi faðir, sem unni mér svo heitt, hafði áður gegnt herþjónustu og notið fulls trausts herforingjans. Ástæðan var sú að hann átti ekki til þennan ógeðfellda durgshátt sem einkennir þá sem aldrei hafa farið út fyrir þorpsmörkin. Allt frá bernsku minni lagði hann sig fram um að veita mér alla þá menntun sem honum var unnt þannig að dálæti mitt á góðum siðum og það að ég er ekki alheimsk á ég honum einum að þakka, því að móðir mín er hræðilega ruddaleg og hefur auk þess aldrei lagt rækt við að kenna mér nokkurn

skapaðan hlut. Hún hefur aldrei sýnt mér annað en harðræði og andúð, öll hennar ástúð sneri að bróður mínum.

Þrátt fyrir dvölinu í þorpinu og þá takmörkuðu menntun sem ég hlaut í uppeldinu voru tilfinningar mínar og langanir ofar þeim bágbornu aðstæðum sem ég fæddist inn í og ollu mér hugarangri. Aðeins útlit mitt gat veitt mér huggun, það vakti mér snemma bjartar vonir um hamingju og ég var ekki orðin tólf ára þegar ég hafði unun af að spegla mig í hverjum brunni eða læk, og láta þá segja mér að mér væri án nokkurs efa ætlað að búa í betri húsakynnum en bóndakofa. Þetta var ástæðan fyrir því að ég kærði mig kollótta um athygli ungu piltanna í sveitinni. Engu að síður var ég aðeins á fjórtánda ári þegar mörg af álitlegustu mannsefnum sem stúlka í minni stöðu gat óskað sér, báðu föður minn um hönd mína. En í hvert skipti sem einhver bað mín grét ég ákaflega og sagði honum að frekar vildi ég deyja en að ganga í slíkt hjónaband, og þar sem hann unni mér svo heitt fékk hann ekki af sér að þvinga mig til að játast þeim. Móðir mín skammaðist mikið vegna þessa og hélt því stöðugt fram að hann spillti mér í blindni með undanlátsemi sinni. En þrátt fyrir allt þetta tal hennar varð hann ekki verri í minn garð, þvert á móti þá álasaði hann henni fyrir að þykja ekki vænt um mig og sagði að aðeins sonur hennar væri henni kær. Því miður leið ekki á löngu þar til ég fékk að finna hversu rétt hann hafði fyrir sér. Hann fór í ferðalag sem hann sagði okkur ekkert nánar um, en fullvissaði okkur þó um að hann kæmi fljótlega aftur. En hann hlýtur að hafa týnt lífi í þessari ógæfuför, þar sem langt er liðið frá þeim tíma sem hann sagðist verða kominn aftur.

Síðan móðir mín fékk full yfirráð yfir mér hef ég mátt sæta illri meðferð af hennar hálfu. Nú, fyrir tveimur dögum síðan gerðist það, þegar hún var að draga mig inn í húsið okkar eftir að hafa ávítað mig miskunnarlaust og hótað mér öllu illu fyrir að hafa ekki spunið nóg, að kóngssonur átti leið hjá. Hann spurði hana um ástæðu þess að hún kæmi svo illa fram við mig. Hún svaraði honum í háði, að það væri vegna þess að ég spynni of mikið. Kóngssonur hélt að henni væri alvara, og þar sem drottningin gleðst yfir alls kyns iðju, og hefur meðal annars unun af að spinna, bað hann samstundis um að fá að fara með mig til móður sinnar, drottningarinnar. Móðir mín varð himinlifandi að losna við mig og lét mig samstundis í hendur þessa fólks. Ég var kynnt fyrir drottningu sem besta og færasta spunakona í öllu kóngsríkinu, en aldrei hefur nokkur verið fjær því en ég að búa yfir þessum hæfileikum. Hvað sem því líður þá er drottningin sannfærð um það og hún ætlar mér svo skelfilega mikið verk að ég skalf á beinunum við það eitt að sjá hvað bíður

mín. Ég held að hún hafi safnað saman öllum hamptrefjum í heiminum til að þyngja mér. Þar sem ég hef megnustu óbeit á spunavinnunni og er auk þess hægvirki, þá veit ég ekki hvernig ég á að snúa mér við svo lýjandi og leiðinlegt verk. Ég hef þó ekki önnur ráð til að fá að dvelja við hirðina, þar sem ég uni mér vel, en að verða vinnukona drottningar. Ó mig auma, þegar ég kom fyrst til hallarinnar og heyrði að allir hrifust af fegurð minni, rifjaði ég upp hugmyndir sem ég hafði í hégómaskap mínum haft sem barn. Ég gerði mér vonir um að einhver aðalsmaðurinn við hirðina eða í það minnsta liðsforingi í her konungs hrifist nógu mikið af mér til að kvænast mér og að ég yrði rík. Ég hélt jafnvel um stund – ó, hvílík drambsemi! – að augu konungssonar væru full ástríðu í minn garð. Nú á ég ekkert eftir nema vonleysi! Þar sem ég kann ekki að hafa mig til, afskræmi ég það sem ég fékk í vöggugjöf, og þar sem ég get ekki spunnið nógu hratt verð ég hrakin á brott með skömm af drottningunni og verð leiksoppur öfundsjúku kvennanna sem óttuðust velgengni mína! Sjáðu til, hjálpfúsi aðkomumaður, hélt Rósaní áfram, það er ekki til nein lækning við sálarangist minni. Engu að síður, bætti hún við og andvarpaði, vonast ég til að sleppa við kvalræðið á þann hátt sem ég vil ekki nefna á nafn.“ „En, sagði aðkomumaðurinn, ef þér byðist nú gott og gagnlegt meðal til að losna við þessa kvöl, yrðir þú ekki reiðubúin að launa fyrir það og gera öðrum greiða í staðinn?“ „Allt sem ég gæti gert innan ramma skynseminnar, flýtti Rósaní sér að svara. Að heiðri og skyldurækni undanskilinni, þá er ekkert sem ég myndi ekki fórna í þakklætisskyni.“ „Úr því þú ert á þeirri skoðun, svaraði ókunni maðurinn um hæl, mun ég með ánægju taka að mér að aðstoða þig. En gerum fyrst með okkur nákvæmt samkomulag.“

„Sjáðu hér, hélt hann áfram, þennan staf sem ég held á, og taktu við honum.“ Rósaní tók stafinn og virti hann fyrir sér. Hann var ósköp lítill, úr gljáandi grábrúnum viði og skreyttur steini í síbreytilegum lit sem var hvorki agat né karneól né nokkur önnur þekkt steintegund. Það var jafn erfitt að bera kennsl á steininn og á viðinn. Þegar Rósaní hafði virt stafinn fyrir sér um stund, rétti hún ókunna manningum hann aftur og hann sagði: „Horfðu vel á þennan litla staf, hann hefur aðdáunarverða eiginleika. Um leið og þú snertir með honum hamp eða hör spinnur hann yfir daginn eins mikið og þú vilt, og með þeim fínleika sem þú óskar. Hann hefur einnig þann kost, að þegar hann snertir ull, silki og striga, er hægt að búa til hinn fegursta myndvefnað sem til er og fíngerðar útsaumsmyndir sem gefa þeim allra bestu ekkert eftir. Ég skal lána þér, hélt hann áfram, þennan töfraaprota í þrjá mánuði, að því gefnu að þú sért sammála því sem ég hef að

segja. Ef þú getur, á þessum degi eftir þrjá mánuði þegar ég kem að sækja sprotann, sagt mér um leið og þú réttir mér hann: ‚Gerðu svo vel, Rigdin-Rigdon, hér er sprotinn þinn‘, mun ég taka við honum án þess að þú sért skuldbundin mér á nokkurn hátt. En ef þú getur ekki munað nafn mitt á tilgreindum degi, og segir einfaldlega: ‚Gerðu svo vel, hér er sprotinn þinn‘, mun ég ráða örlögum þínum. Ég mun leiða þig hvert sem mér sýnist og þú neyðist til að fylgja mér.“

Rósaní íhugaði um stund hverju hún ætti að svara, en henni virtist sem auðvelt yrði að muna nafnið Rigdin-Rigdon og því fælist engin hættu í að samþykkja þessa góðu hjálp töfrasprotans. Hún gladdist þegar á laun yfir þeirri ánægju sem hún yrði aðnjótandi þegar hún gerði drambláta keppinauta sína orðlausa yfir fallegum þræðinum sem sprotinn myndi spinna. En þó var enn eitt sem olli henni hugarangri: Hún var of upptekin af öllum þeim kostum sem fegurð hennar fylgdu til að geta auðveldlega fallist á að glata nokkrum þeirra og hún hugsaði sem svo að klaufaleg hárgreiðslan og klæðaburðurinn stæðu í vegi fyrir henni. Það var henni nánast óbærileg tilhugsun að dvelja áfram í höllinni svona illa til fara. Þessar hugrenningar urðu til þess að hún svaraði viðmælanda sínum ekki um sinn. Loks mælti hún: „Herra Rigdin-Rigdon, ég fellst á þetta samkomulag sem þú býður mér, ef þú vilt bæta inn enn einu skilyrði: Að sprotinn hafi ekki einungis mátt til að spinna fagran þráð og falleg veggjöld, heldur geti hann einnig gætt hárgreiðslu og klæðnað fallegu yfirbragði og góðum þokka svo aðdáun vekji. Ef þú getur gætt sprotann, sem kemur nú þegar að svo góðum notum, þessum mætti sem er jafn nauðsynlegur hverri fallegru stúlku og næring, þá er sáttmáli okkar í höfn. „Hvort ég get, hrópaði Rigdin-Rigdon, ekkert er auðveldara en að fallast á það sem þú biður um. Félagar mínir og ég neitum aldrei konum um hæfileikann að skarta sínu fegursta ef þær vilja semja við okkur. Þess vegna sjáum við jafnvel tólf ára telpur, sem eiga allt eftir ólært, greiða sér af aðdáunarverðu listfengi og setja á sig fegurðarblett af sömu vandvirkni og fimmtugar konur. Ég get því fullyrt að um leið og þú snertir hár þitt og föt með sprotanum muntu fá allt það besta sem tískan og flinkustu saumakonur hafa upp á að bjóða, ásamt léttleika og yndisþokka sem mun hrífa hina myndarlegustu menn. „Þá fellst ég á sáttmálann, sagði Rósaní. „En þú verður að heita því, svaraði maðurinn. „Gott og vel, sagði hún aftur, ég sver órjúfanlegan eið.“ „Þá er það svo, sagði Rigdin-Rigdon, að ég hef loforð þitt, mín fagra, þar til við hittumst næst.“ Um leið og hann mælti þessi orð rétti hann henni stafinn og hvarf á braut.

Þegar Rósaní hafði fengið þennan dularfulla sprota til umráða var það hennar fyrsta verk að snerta með honum hár sitt og klæði. Síðan speglaði hún sig í næsta læk og fannst hún svo falleg og vel útlítandi að hún fann fyrir þakklæti vegna samkomulagsins sem hún var nýbúin að gera og mundi vel eftir þeim sem hún hafði samið við. Hún leit blíðlega á sprotann góða og sagði ánægð við sjálfa sig að hún hefði eignast þetta þarfaþing með lítilli fyrirhöfn.

Þar sem hún var niðursokkin í þessar ólíku hugsanir hélt hún áfram göngu sinni til hallarinnar en hún var ekki komin inn í garðinn þegar hún mætti kóngssyni. Hann hafði ekki séð hana allan daginn en þar sem ætíð er nóg um illar tungur við hirðir, komst hann ekki hjá því að heyra hversu klaufalega unga spunakonan hafði reynt að hafa sig til. Kóngsson hafði hlustað, án þess að stökkva bros, á allt sem sagt hafði verið um þetta mál en hann hafði ekki árátt að segja hversu sannfærður hann væri um að Rósaní væri falleg hverju sem hún klæddist, því að hann óttaðist að koma upp um tilfinningarnar sem hann bar til þessarar fögru stúlku.

Þegar hann kom auga á hana heillaðist hann sem fyrr af yndisþokka hennar og þegar hann hafði virt hana fyrir sér og séð að hún var allra kvenna fegurst sneri hann sér að einum þeirra sem skömmu áður höfðu þreytt hann með andlausum ummælum sem höfðu átt að vera fyndin. Kóngsson sendi honum fjölmargar háðsglósur um þann innantóma óhróður sem hann hafði viðhaft. Síðan heilsaði hann Rósaní af sömu kurteisni og hefði hún verið ein af þeim hæst settu við hirðina, og er hann gekk fram hjá henni spurði hann hana kurteislega hvort hún hefði séð sjónarspil gosbrunnanna. Þegar hún neitaði því sagðist hann vilja að þeir lékju fyrir hana daginn eftir. Hún hneigði sig djúpt fyrir honum og fór síðan til herbergis síns svo frá sér numin af gleði yfir að hafa töfrasprotann við höndina að í geðshræringu sinni gleymdi hún nafni þess sem hafði látið hana fá hann. Gleðin kom einnig í veg fyrir að hún festi svefn líkt og vanlíðanin hafði gert fyrstu nótt hennar í höllinni, og í stað þess að verja tímanum í að sofa sökkta hún sér í ljúfar hugsanir sem veittu henni meiri vellíðan en hinir fegurstu draumar hefðu gert.

Þegar dagur reis fór hún á fætur og á augabragði nýttist töfrasprotinn henni á sama hátt og færasta þerna hefði gert hinni hégómagiörnustu konu. Hún flýtti sér að kanna gagnsemi sprotans á lítið hrúgald af hör drottningar, og töframáttur hans breytti því samstundis í eitt pund þráðar sem jafnaðist á við fegursta band frá Flæmingjalandi. Hugfangin af þessum góða árangri tók Rósaní hluta bandsins frá til að sýna drottningu

um kvöldið, þó aðeins örlítið meira en dagsverk hinnar allra iðnustu og hraðvirkustu spunakonu. Í lok næsta dags, þegar hún hafði horft á sjónarspil gosbrunnanna, sem samkvæmt fyrirmælum kóngssonar hafði verið meira í lagt en um langt skeið, beið hún á þeim stað sem drottningin færi hjá á kvöldgöngu sinni. Þegar drottningin birtist tjáði Rósaní henni að þar sem hún væri laus við krampana og gigtina hefði hún unnið allan daginn og tæki sér það bessaleyfi að sýna henni afraksturinn. Drottningin tók við bandinu og virti það fyrir sér af áhuga, en þar sem farið var að rökkva og herbergin voru enn ekki upplýst, létu hún snarlega kveikja ljós í höllinni. Hún varð heilluð af fegurð bandsins umrædda og naut þess drygklanga stund að virða það fyrir sér og tala um vefnað svo að tíminn sem ætlaður var í gönguna leið hjá og hún sagðist ekki mundu halda áfram. Við það fór hluti þernanna að hvískra sín á milli um fallegu spunakonuna sem drottningin haldi á hvert reipi og gaf fyrirmæli um að hitta sig daginn eftir þegar hún færi á fætur. Eftir að hafa sofið vel um nóttina var Rósaní mætt stundvíslega hjá drottningu og tók með sér síðari hluta þess sem hún hafði spunnið. „Frú mín, sagði hún við drottningu um leið og hún sýndi henni bandið, þar sem ég sé að vinna mín hefur glatt þig og að hún gæti ef til vill orðið til þess að stytta þér stundir, þá eyddi ég nóttinni í að spinna til að sýna þér hversu brennandi áhuga ég hef.“ „Ó, blessað barn! hrópaði drottningin upp yfir sig og sneri sér að hirðmey sinni. Hún er ekki aðeins flink og hraðvirk heldur einnig kærleiksrík. En, bætti hún við og sneri sér að Rósaní, ég vil ekki að þú gerir það að vana að vaka, barnið gott, það væri slæmt fyrir heilsuna.“ „Nei, frú mín góð, svaraði Rósaní, ég mun njóta þess heiðurs að vinna fyrir þig án þess að það geri mér illt. Ég hef heilsu og styrk í samræmi við sautján ára aldur minn. Á þeim aldri eru engar hindranir. Ég bið þig þó einlæglega að sýna mér þá góðvild að leyfa mér að eiga frí nokkra tíma á degi hverjum. Þegar ég hef fengið leyfi til þess er ekkert sem kemur í veg fyrir að ég geti unnið á nóttunni.“ Drottning fullvissaði Rósaní um að þó að hún veki ekki á nóttunni ætlaðist hún til þess að hún fengi tíma til að gera eitthvað skemmtilegt á hverjum degi. Eftir þetta loforð svaraði stúlkan fagra um hæl: „Áður en ég sýndi þér, frú mín, hvers ég er megnug með hörbrúðu og snældu, þorði ég ekki að segja þér að ég hef ekki síður hæfileika til að vefa veggkjöld en að spinna, og nú þegar þú hefur séð það sem ég hef spunnið, leyfi ég mér að segja að ef þér þóknast að láta mig hafa ull, silki og striga, mun ég gera fyrir þig alls kyns veggkjöld með eins fínlegu spori eins og þú óskar.“ „Ja hérna, gall í drottningu, þessi unga stúlka er afburðafær. Jæja, barnið gott, hélt hún áfram, farðu nú og tíndu

jarðarber í ávaxtagarðinum með þernum mínum. Á eftir mun ég láta þig fá allt sem þarf í vefnaðinn og þú vinnur að honum á morgun.“ „Mig langar, frú mín, sagði Rósaní, að biðja þig um einn greiða enn: að þú verðir svo vinsamleg að fyrirskipa, að þegar ég er lokuð inni í herbergi þá fái ég að vera ein og óáreitt, án þess að nokkur komi og trufla mig eða horfi á mig vinna. Félagsskapur á ekki við þegar unnið er af eins mikilli einbeitingu og ég geri.“ „Ég fellst á þessa bön, svaraði drottning, og ég mun skipa svo fyrir að þú verðir látin í friði og hafir algjört næði.“

Eftir þetta samtal fór Rósaní og eyddi því sem eftir var dags við ýmsa dægrastyttingu og svaf um nóttina. Þrátt fyrir að hún hefði gleymt nafni eiganda töfrasprotans, velti hún þeirri yfirsjón ekki mikið fyrir sér, og þegar hún kom upp í hugann olli það henni ekki miklum áhyggjum þar sem hún efaðist ekki um að þetta nafn rifjaðist upp fyrir henni þegar hún legði sig fram um að muna það. Þar fyrir utan virtust henni þeir þrír mánuðir sem hún hafði til að njóta sprotans í friði vera jafn langur tími og hálf öld var í huga annarra.

Hvað sem því leið, þá var kóngssonur aðeins upptekinn af ást sinni og þær skemmtanir sem hann hafði áður notið mest veittu honum ekki lengur neina ánægju. Veiðar og leiksýningar þóttu honum daufleg skemmtun og honum leiddist hvar sem hann hafði ekki Rósaní fyrir augunum. Að horfa á hana, tala við hana um ást sína, sýna hana í verki og snerta hjarta hennar voru núorðið það eina sem hinn ungi kóngssonur óskaði sér. Þó þorði hann ekki að fylgja henni eins mikið eftir og hann hefði viljað þar sem hann óttaðist að hirðin yrði vör við ákafa hans. En þrátt fyrir þær varúðarráðstafanir sem hann hafði gert, höfðu gömlu hirðmennirnir þegar gert sér grein fyrir tilfinningum hans og það átti ekki síst þátt í að draga að Rósaní háðsglósur og augnagotur. Ungu mennirnir gátu engan veginn ímyndað sér að kóngssonur bæri tilfinningar til þessarar ungu og fallegu stúlku og litu aðeins á hana sem auðvelda bráð fyrir sig.

Samt sem áður fyrirskipaði drottning einni af þernum sínum að nafni Vigilentine, að fylgja Rósaní eftir hvert sem hún vildi fara og vera henni sem móðir. Vigilentine var himinlifandi yfir þessu hlutverki, henni fannst Rósaní heillandi og tók að sér með ánægju að sjá um að kenna henni allt sem hún kunni um hirðsiði og hvetja hana til að sýna af sér góða hegðun í öllu tilliti. Og þar sem þessi kona var svo glaðlynd og lífsreynd gat hún á skömmum tíma og áreynslulítið mótað framkomu Rósaní.